

## **Kenzaburô ÔÉ** **Moi, d'un Japon ambigu** **Discours du prix Nobel (1994)**

C'était au cours de cette terrible guerre mondiale, pendant mon enfance, passée au cœur de la forêt, sur l'île de Shikoku, dans ce lointain archipel du Japon : deux livres ont exercé sur moi une profonde fascination, *Les Aventures de Huckleberry Finn* et *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*. A cette époque, où le monde semblait à la merci de la peur, plutôt que dormir dans une petite maison de la vallée, l'enfant que j'étais trouvait un apaisement à monter dans la forêt, où il se coucherait entouré d'arbres, et croyait lire dans le premier roman les raisons qui l'y autorisaient. Tandis que le second, dans lequel un petit garçon se transforme en gnome, comprend le langage des oiseaux et entreprend des voyages aventureux, recelait une joie sensuelle à plusieurs titres. Il offrait à cet enfant qui, à l'instar de ses ancêtres, vivait reclus dans les profondeurs d'une forêt, au sein d'une petite île, la certitude aussi fraîche qu'insolente que le monde réel, ou plutôt le fait d'y vivre, était aussi libre. Tel est mon premier niveau de lecture.

Dans ce voyage à travers la Suède, Nils fraternise avec les oies, ses compagnes de voyage, et en se battant pour elles, il se rachète de ses défauts de garnement par l'acquisition d'une modestie innocente et d'une confiance en soi. Accompagner Nils dans ce processus, c'était le deuxième niveau de ma joie. Nils, enfin de retour chez lui, s'adresse ainsi à ses parents dans sa maison qui lui manquait tant. (Je peux dire qu'il y avait dans les mots qu'il prononçait un bonheur extraordinaire. J'éprouvais par là le même sentiment de purification et d'élévation que si ma voix s'était fondue dans la sienne.) Je cite la traduction française : « Maman, papa! Je suis grand, je suis de nouveau un homme ! »

Ce qui m'a surtout fasciné, c'était la phrase : « Je suis de nouveau un homme ! » Depuis, j'ai moi-même mené une lutte contre des difficultés de toute sorte, que ce soit dans ma famille ou dans mon rapport avec la société japonaise ou simplement dans le fait d'évoluer dans ce monde à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ces expériences, je les ai vécues dans une certaine continuité — il s'agissait pour moi de subsister en les transcrivant dans mes romans — et je pense avoir souvent répété ce cri comme un geignement qui m'aurait échappé : « Je suis de nouveau un homme ! » Je suppose que nombre d'entre vous pensent que raconter des anecdotes personnelles ne convient pas aux circonstances présentes. Mais le style fondamental de ma littérature consiste à partir de faits concrets et autobiographiques pour les rattacher à la société, à l'État et au monde. Permettez-moi donc de rester, un moment encore, personnel.

Il y a un demi-siècle, l'enfant de la forêt que j'étais lisait dans *Nils Holgersson* deux prophéties. La première était que moi aussi, un jour, je comprendrais le langage des oiseaux. La seconde était que je me lierais d'amitié avec une oie sauvage, que je m'envolerais avec elle très loin, si possible jusqu'à la péninsule scandinave.

Notre premier enfant présentait un handicap dans son développement intellectuel — je l'ai appelé Hikari, ce qui signifie « lumière ». Dans son enfance, il ne réagissait qu'au chant des oiseaux sauvages, restant indifférent à la voix et au langage humains. Durant l'été de ses six ans, dans un chalet de montagne, lorsqu'il entendit le chant de deux marouettes venant d'un lac au-delà d'un bosquet, il dit, en prenant l'accent du commentateur d'un disque d'enregistrements de chants d'oiseaux sauvages : « Voici le chant de la marouette. » C'était la première fois qu'il s'exprimait dans un langage humain. C'est à partir de là que la communication entre lui et nous s'est établie.

Aujourd'hui Hikari compose de la musique, tout en travaillant dans un atelier pour handicapés, conçu sur un modèle suédois. C'est en premier lieu le chant des oiseaux qui lui a servi de relais pour accéder à la musique des hommes. N'a-t-il pas ainsi accompli, à la place de son père, la prophétie concernant la faculté de comprendre le chant des oiseaux? Et par ailleurs, je me suis envolé pour Stockholm en compagnie d'une femme qui a joué le rôle de l'oie sauvage Akka, pour Nils Holgersson, à savoir ma femme, qui a enrichi ma vie de sa force féminine. J'ai donc le sentiment que la seconde prophétie aussi s'est agréablement réalisée.

Yasunari Kawabata, premier écrivain japonais à s'être présenté en ces lieux, a donné une conférence intitulée *Moi, d'un beau Japon*. C'était à la fois extrêmement beau et extrêmement vague. Je viens d'utiliser le mot *vague* et cela correspond à l'adjectif japonais *aimai*. Et je voudrais attirer l'attention sur le fait que l'on peut imaginer plusieurs équivalents. Le *vague* que, délibérément, Kawabata a choisi était indiqué dès le titre de la conférence. Cela tient à la fonction de la particule *no* qui se trouve dans le titre : *Utsukushii nihon no watashi* (Moi, d'un beau Japon).

Tout d'abord, le titre signifie : Moi, qui appartiens au beau Japon. On peut également dire que cela place au même niveau le « beau Japon » et « moi ». Par ailleurs, son traducteur américain l'a rendu par *Japan, the Beautiful, and Myself*. Ce qui signifierait, dans une syntaxe plus ordinaire : Le beau Japon et moi-même. Mais cela n'implique pas que cet éminent *traduttore* ait été un *traditore*.

A partir de ce titre, Kawabata a développé une forme japonaise et plus généralement orientale de mysticisme, d'une façon qui lui est propre. J'entends par là qu'il se référait au zen : pour décrire le paysage mental de l'écrivain moderne qu'il était, il citait des poèmes de moines zen de l'époque médiévale. La plupart de ces textes exprimaient l'impossibilité d'atteindre à la vérité par les moyens du langage. Idée d'un langage hermétique. On ne peut pas attendre de ces poèmes zen que leur langage parvienne jusqu'à nous, mais pour les comprendre ou entrer en communion avec eux, il nous revient de nous abandonner et de pénétrer ce langage hermétique.

Pourquoi Kawabata a-t-il lu ces poèmes devant l'auditoire de Stockholm et, qui plus est, en japonais ? J'éprouve une certaine nostalgie par rapport à cet acte de foi franc et courageux, conforme à l'attitude de ses dernières années. Après une longue et douloureuse pérégrination dans le domaine du roman, Kawabata a confessé qu'il était attiré par ces poèmes, dont l'existence même était comme le refus de toute compréhension : Kawabata n'a été capable de parler de la littérature et du monde dans lequel il vivait, c'est-à-dire de *Moi, d'un beau Japon*, que par cet aveu.

Kawabata a ainsi conclu son discours. Alors que certains critiques voyaient dans son œuvre une approche du néant, il ne s'agissait pas du nihilisme à l'occidentale. L'esprit qui l'animait était tout à fait différent. Les poèmes dans lesquels Dôgen a célébré les quatre saisons s'intitulent « Essence réelle ». Tout en chantant la beauté des saisons, il se rapportait aux profondeurs du zen. Je trouve qu'il y a là une affirmation de soi, franche et courageuse. Bien qu'il reconnaisse se situer fondamentalement dans la pensée et l'esthétique zen, qui imprègne le monde classique oriental, il insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas de nihilisme : il lance donc un appel, du fond de son cœur, vers l'humanité future dans laquelle Alfred Nobel avait placé sa foi et ses espérances.

Mais, honnêtement, j'éprouve une affinité spirituelle moins grande avec mon compatriote, qui m'a précédé ici il y a vingt-six ans, qu'avec le poète irlandais William Butler Yeats, qui a été couronné il y a soixante et onze ans, à peu près au même âge que moi. Toutefois, je ne me placerai pas sur un pied d'égalité avec ce génie. Je me considère simplement comme un disciple secret, venu d'un pays éloigné du sien, comme a dit William Blake que Yeats a réhabilité en ce siècle : « A travers l'Europe et l'Asie, jusqu'en Chine et au Japon, comme des éclairs. »

La trilogie que je viens d'achever et qui met un terme à ma vie de romancier s'intitule « Un arbre vert en flammes ». Ce titre provient d'une strophe d'un de ses poèmes les plus importants.

*Voici un arbre qui, de sa plus haute branche,  
Est à moitié en flammes et à moitié feuillage  
Touffu et verdoyant qu'humecte la rosée.*

C'est d'ailleurs toute sa poésie qui jette sur ma trilogie son ombre définitive et influente. Pour célébrer son prix Nobel, le Sénat irlandais mit au point un éloge dans lequel on peut lire :

« La reconnaissance que notre nation a obtenue pour son éminente contribution à la culture mondiale, elle le doit à ce succès... Survenant en des temps où déferle une vague de destruction et de haine de la beauté... cet heureux événement est le bienvenu. »

J'aimerais, si possible, suivre l'exemple de Yeats. Pour la civilisation de mon pays dont la force est reconnue dans le monde, non pas pour sa littérature ou sa philosophie, mais pour sa technologie électronique ou sa production de voitures. Et aussi en tant que ressortissant d'un pays qui, dans un passé récent, à force d'enthousiasme dans la destruction, a piétiné la raison des hommes du pays et des pays voisins.

Vivant dans un tel présent, et doté d'un souvenir amer ainsi gravé dans le passé, je ne peux pas unir ma voix à celle de Kawabata pour revendiquer ce *Moi, d'un beau Japon*. Tout à l'heure, j'ai utilisé le terme de *vague* pour traduire le *aimai* de Kawabata. Mais maintenant j'aimerais, en suivant l'exemple de la grande poétesse anglophone Kathleen Raine, qui a écrit à propos de Blake qu'il était « ambigu, mais pas vague », traduire *aimai* par *ambigu*, car je voudrais justement dire à mon propos *Moi, d'un Japon ambigu*.

D'après moi, le Japon moderne, qui a accompli cent vingt ans de modernisation, depuis sa réouverture, est fondamentalement déchiré entre deux pôles d'ambiguïté. De plus, le romancier que je suis a été profondément entamé par des blessures dues à cette ambiguïté même.

Cette ambiguïté, si vigoureuse, si aiguë qu'elle lacère aussi bien l'État que les individus, se révèle de multiples façons au Japon et chez les Japonais. La modernisation s'est assigné comme orientation l'imitation de l'Occident. Pourtant, le Japon se trouve en Asie, et les Japonais ont préservé jalousement leur culture traditionnelle. Ce processus ambigu les a acculés à assumer le rôle d'envahisseurs en Asie. Parallèlement, la culture japonaise moderne qui aurait dû rester entièrement ouverte à l'Occident a maintenu une part d'ombre qui est restée pour toujours incompréhensible ou du moins rétive à toute compréhension de la part des Occidentaux. Et, pour finir, en Asie même, le Japon s'est retrouvé isolé non seulement politiquement, mais socialement et culturellement.

Les écrivains d'après guerre qui, dans l'Histoire de la littérature moderne, avaient le plus de conscience et d'honnêteté et espéraient en un renouveau, tout en étant blessés par la destruction de la guerre, se sont efforcés de combler le fossé profond qui les séparait non seulement des pays occidentaux avancés, mais de l'Afrique et de l'Amérique latine, de réparer, avec une grande douleur, les actes inhumains que l'Armée japonaise avait perpétrés en Asie, afin de chercher la réconciliation, en toute humilité. Devant une attitude aussi admirable, j'ai toujours souhaité leur emboîter le pas.

À l'ère postmoderne, la situation du Japon et des Japonais comporte également une ambivalence. Au moment de la défaite, qui est survenue il y a près d'un demi-siècle — autrement dit au cœur de l'histoire de la modernisation, quand a éclaté la guerre du Pacifique, qui était l'expression même de son dysfonctionnement —, le Japon et les Japonais ont pris un nouveau départ en pleine tragédie et en pleine souffrance, ainsi que l'ont décrit les écrivains de l'après-guerre. Ce qui soutenait les Japonais dans leur nouveau départ, c'était la démocratie et le serment de non-belligérance : c'était le fondement de la morale du nouveau Japon. Or les individus et la société qui détiennent cette morale ne sont ni indemnes ni innocents : ils sont entachés par leur expérience d'envahisseurs de l'Asie. Et enfin, à Hiroshima et à Nagasaki, les victimes de la première attaque nucléaire qu'ait subie l'humanité, leurs survivants qui souffrent de troubles radioactifs ou leurs descendants — ce ne sont pas seulement des Japonais, car il y a, parmi eux, de nombreuses personnes qui ont pour langue maternelle le coréen — nous interrogent sur notre morale.

Aujourd'hui, des critiques internationales s'élèvent, reprochant au Japon de ne pas jouer un rôle militaire actif au sein des Nations unies pour le maintien et le rétablissement de la paix dans le monde. Ces critiques nous sont parvenues aux oreilles et nous ont atteints douloureusement. Mais le Japon avait besoin, pour son nouveau départ même, de placer au cœur même de la Constitution le serment de non-belligérance. Dans la douleur, les Japonais ont choisi pour fondement moral de leur renouveau le principe de non-belligérance.

Ne peut-on pas mieux comprendre cela en Occident où l'on bénéficie d'une longue tradition de tolérance envers les objecteurs de conscience ? Si on enlevait de la Constitution japonaise ce serment de non-belligérance — il y a eu, au Japon même, des tentatives en ce sens, qui cherchaient à profiter de la pression internationale —, cela reviendrait avant tout à trahir les victimes en Asie, à Hiroshima et à Nagasaki. Le romancier que je suis ne peut s'empêcher d'imaginer quelles autres nouvelles et cruelles trahisons suivraient.

De son côté, la grande prospérité économique du Japon — qui, il est vrai, présente des germes de risque de toutes sortes par rapport au reste de l'économie mondiale et à la sauvegarde de l'environnement — a accéléré l'ambiguïté que les Japonais n'avaient cessé de nourrir comme une maladie chronique durant toute sa modernisation, en lui donnant un nouvel aspect. N'est-ce pas plus évident à l'œil critique des observateurs internationaux qu'à notre propre conscience ? Cela vous paraîtra peut-être curieux, mais les Japonais, pas plus qu'ils n'ont perdu tout espoir de renouveau, en supportant la misère absolue de la période d'après guerre, ne reculent devant une inquiétude gigantesque face à l'avenir lorsqu'ils l'envisagent du fond de cette étrange prospérité qui est la leur à présent. Il semble que cette prospérité japonaise soit associée à la croissance potentielle de l'économie asiatique, tant dans la production que dans la consommation, pour présenter un tout autre visage.

Dans une telle situation, nous rêvons d'une création littéraire sérieuse, qui irait à l'encontre de l'hypertrophie de la culture de consommation de Tokyo et des romans qui reflètent la sous-culture mondiale, mais, en tant que Japonais, comment pouvons-nous nous exprimer ? W. H. Auden a défini le romancier de la manière suivante :

...Qu'il soit juste

*Parmi les justes, impur parmi les impurs,  
Et, dans sa faible personne, s'il le peut,  
Qu'il souffre sourdement tous les maux de l'Humanité.*

J'ai exercé pendant nombre d'années ce métier dont j'ai fait, selon la formule de Flannery O'Connor, une « habitude d'être ». À quoi puis-je aspirer pour me situer en tant que Japonais ? Pour définir le portrait idéal du Japonais, j'emprunterai à George Orwell la terminologie à laquelle il a eu recours pour qualifier le type de caractère qu'il appréciait : *decent* (digne), tout comme *humane* (empreint d'humanité), *sane* (sain d'esprit) et *comely* (avenant). La définition que je me suis appliquée par cette formule *Moi, d'un Japon ambigu* gagnera en clarté, si on l'oppose à *decent*, adjectif apparemment si simple. Cela mettra également en évidence le décalage entre ce que nous paraissions à l'extérieur et ce que nous rêvons d'être intérieurement. Je ne pense pas qu'Orwell protesterait si j'associais l'image des Japonais *decent* à celle des Japonais *humanistes* comme disent les Français, sous l'idée générale de tolérance et d'humanité. Il se trouve que des précurseurs n'ont guère lésiné sur leur dévouement pour élaborer un tel caractère. Parmi eux, un spécialiste de la littérature française de la Renaissance, Kazuo Watanabé. Juste avant et pendant la dernière guerre, au milieu du fanatisme patriotique, il se démenait seul pour ajouter l'humanisme aux conceptions traditionnelles des Japonais quant à la beauté et à la nature ; conceptions qui n'avaient pas encore été entièrement éradiquées, même si elles étaient différentes du *beau Japon* de Kawabata.

Les intellectuels japonais, sans aller jusqu'à se faire violence comme l'État pour entreprendre la modernisation, ont cherché, d'une façon plus subtile, à unir, en profondeur, l'Occident et leur archipel. Dur labeur, mais non dépourvu de joie. De ce point de vue, les travaux de Watanabé sur Rabelais sont une

incontestable réussite. Avant la guerre, lorsque, poursuivant ses études à Paris, le jeune Watanabé lui a fait part de sa décision de traduire Rabelais en japonais, son éminent professeur français a qualifié ce projet ambitieux en ces termes : *l'entreprise inouïe de la traduction de l'intraduisible Rabelais*. Un autre enseignant s'en est étonné plus franchement encore : *belle entreprise pantagrueline*. Or non seulement Watanabé a mené à bien cette grande entreprise au cœur des misères de la guerre et de l'occupation américaine au Japon, mais il a tenté même de transplanter en cette époque troublée la vie et la pensée de nombreux humanistes, autour de Rabelais, avant, pendant ou après son temps.

Je me considère comme un disciple de Kazuo Watanabé dans ma vie et dans mon œuvre. J'ai reçu son influence définitive sous deux formes. La première concerne la littérature. Sa traduction japonaise de Rabelais m'a déjà enseigné concrètement ce que Mikhaïl Bakhtine a théorisé dans les formules de « réalisme grotesque » ou du « système des images dans la culture comique populaire ». Importance des principes matériels et corporels ; rapport intime entre les éléments cosmiques, sociaux et corporels ; superposition de la mort avec la passion de la régénération ; éclat de rire qui peut renverser la hiérarchie apparente : ces systèmes d'images m'ont ouvert, à moi qui suis né dans une périphérie nommée Japon et, de plus, dans une région périphérique de ce pays, une voie d'expression vers l'universalité, tout en me permettant de rester enraciné dans cette périphérie. Plus tard, cela, au niveau de l'Asie — non pas l'Asie en tant que nouvelle puissance économique dont on fait grand cas en ce moment, mais l'Asie de l'éternelle misère et de la richesse chaotique, comme ensemble de métaphores encore vivantes et familières —, m'a induit à me rapprocher du poète coréen Kim Chi Ha, et des écrivains chinois Zheng Yi et de Mo Yan. Pour moi, l'universalité de la littérature devient possible par de tels liens concrets. J'ai participé à une grève de la faim pour demander la liberté politique de cet excellent poète coréen. Je m'inquiète maintenant du sort des romanciers chinois d'une grande qualité qui, depuis les événements de Tian'anmen, ont perdu la liberté d'expression.

L'autre aspect de l'influence que j'ai reçue de Watanabé concerne l'humanisme. Je considère ce chercheur comme un esprit européen, qui est un ensemble vivant et qui se rapproche de ce que Milan Kundera appelle « l'esprit du roman ». Watanabé, s'appuyant sur des recherches approfondies, a rédigé diverses biographies de figures entourant Rabelais, comme Érasme, Sébastien Castellion, allant même jusqu'à Henri IV, la reine Margot et Gabrielle d'Estrées. Ainsi chercha-t-il à inculquer aux Japonais l'humanisme le plus humain, en particulier l'importance de la tolérance, et insista-t-il sur le fait que l'homme devient facilement esclave de ses propres idées et des machines. Sans se cantonner au domaine académique, il s'enhardit jusqu'à citer le grand grammairien danois Kristoffer Nyrop : « L'homme qui ne proteste pas [contre la guerre] en est complice. » Kazuo Watanabé, en essayant de transplanter au Japon l'humanisme, qui est la matrice la plus européenne des pensées postérieures à la Renaissance, a tenté effectivement une « entreprise inouïe » : c'était sans conteste une « belle entreprise pantagrueline ».

Ainsi influencé par l'humanisme de Watanabé, je souhaite que mon œuvre de romancier guérisse ceux qui s'expriment à travers les mots et ceux qui les reçoivent, des maux individuels et des maux de leur temps, et qu'elle panse les blessures de leurs âmes. J'ai déjà dit que nous étions déchirés par l'ambiguïté d'être japonais, mais c'est avant tout pour adoucir et guérir ces souffrances et ces blessures que j'ai poursuivi mes efforts dans le champ de la littérature. C'était aussi une prière que j'adressais à mes camarades qui partagent la langue japonaise et mes orientations.

Permettez-moi une fois encore de me référer à ma vie privée. Mon fils, qui présente un handicap mental, étant passé du chant des oiseaux à la musique de Bach et de Mozart, en est parvenu à composer ses propres œuvres. Ses premières piécettes étaient parsemées de frais éclats et d'expressions de joie, comme un brin d'herbe scintillant sous la rosée. Il paraît que le mot *innocent* provient de *in* et de *noceo*, et signifie « qui ne blesse pas ». La musique de Hikari est vraiment le flux naturel de son innocence.

Or, à mesure que Hikari poursuit ses compositions, le père que je suis n'a pu s'empêcher d'entendre dans sa musique la voix de son âme sombre qui émet des cris et des sanglots. Un enfant handicapé mental a fait de la composition son « habitude d'être » au prix d'un effort qui est à sa mesure, mais n'en est pas moins intense. Sa technique s'est développée et sa conception a gagné en profondeur. Ce fait même m'a permis de découvrir, au fond de son cœur, une masse de tristesse assombrie que les mots avaient été incapables de sonder jusqu'alors.

Pourtant cette voix d'une âme sombre qui émet des cris et des sanglots est belle, et il est clair que l'acte même de la faire entendre en musique adoucissait et guérissait la masse de tristesse assombrie. En outre, la musique de Hikari a adouci et guéri les maux des auditeurs japonais de son temps et a été amplement accueillie comme telle. Je trouve là un fondement qui m'autorise à croire au curieux pouvoir de guérison de l'art. Même si cela reste à vérifier, j'aimerais m'appuyer sur cette croyance pour *souffrir sourdement dans ma faible personne, si je le puis, tous les maux de l'Humanité* accumulés au cours du développement monstrueux de la technologie et de la communication au XX<sup>e</sup> siècle. A partir de la périphérie du monde où je me trouve et d'où je pourrais avoir une vue générale sur la guérison et la réconciliation de l'humanité entière, j'aimerais savoir quelle contribution à la fois *decent* et humaniste peut lui être apportée.

Stockholm, 7 décembre 1994